

Annexe

Le dernier été Alain Ulysse Tremblay

«Quelques pistes»



1. La piste de mon père

Quand je demandais à mon père de me dessiner quelque chose, c'était toujours le même personnage qu'il représentait : un portrait de pied d'un homme, vu de côté, qui ne semblait ni riche ni heureux. Je me souviens de sa pipe, au coin des lèvres, que mon père ornait de volutes de fumée. Et durant qu'il traçait ses lignes sur le papier, il chantait, toujours la même chanson, avec une grave nostalgie : un Canadien errant / Banni de son foyer / Parcourait en pleurant / Des pays éloignés... Mon père, avant de trouver du travail à terre, avait longtemps navigué. J'avais six ans quand il est débarqué pour de bon.

Parfois, il s'essayait au dessin d'un cheval, mais ça n'était jamais guère concluant et il finissait lui-même par dire qu'entre vache et cheval, son dessin, au bout du compte, ne ressemblait à rien. Oui, le talent de dessinateur de mon père était limité. Mais pas son amour du geste de dessiner qui, plus tard, s'est transposé dans la peinture. Je me souviens de son calme, de la sérénité qui l'envahissait quand il s'installait avec ses pots et ses pinceaux à la table de la salle à manger. Malgré les cris et les courses de ses enfants autour de lui, mon père partait pour la contrée secrète de sa tête, les lunettes au bout du nez, absorbé par l'application de ses couleurs sur le canevas. Et c'est en l'observant à la dérobée que je suis, moi aussi, tombé sous le charme de la peinture. A le voir si investi dans ses gestes, si loin et en pays si éloigné, je me suis dit que c'était comme ça que je voulais être, grand : peintre absorbé par ses mondes étrangers.

Alors, j'ai demandé à ce qu'on me procure des tablettes de dessin et des couleurs. Mes parents m'ont inscrit à des cours de dessin privés. Nous étions sept ou huit élèves d'un professeur qui venait une fois la semaine nous enseigner les rudiments de cet art. Au bout de l'hiver, je savais la perspective, le portrait et les figures. Alors, mon père s'est mis à m'acheter des canevas et, lorsqu'il était absent, c'était mon tour de m'asseoir à la table de la salle à manger pour peindre méticuleusement des marines, des natures mortes et des scènes. Et mes tableaux sont allés rejoindre ceux de mon père sur les murs de la maison.

C'était de la peinture par numéro. Mon père était conducteur de machinerie lourde pour le service de voirie du village. Il ne s'était pas rendu plus loin que la troisième année de l'école primaire.

Plus tard, quand j'ai commencé à peindre de façon autonome, lui laissant la peinture par numéro qu'il continuait à pratiquer dans ses temps libres, mon père a fait construire

une table à dessin et des tablettes près de la fenêtre de ma chambre. Et je me suis mis à expérimenter. Je gardais mes réussites et j'éliminais ce que je trouvais raté. Et quand j'ai quitté la maison pour m'enfoncer dans ma vie, je me suis aperçu que mon père avait conservé tous ces dessins et ces peintures que j'avais éliminés. Et il en avait tapissé tous les murs de son chalet, du plafond jusqu'au plancher. C'était sa fierté de les montrer aux visiteurs. C'était sa fierté d'avoir un fils qui devenait artiste peintre, même s'il manifestait parfois de l'inquiétude face à mon avenir.

Je suis venu à la peinture par les yeux de mon père. Et quand j'écris au lieu de peindre, ce sont des couleurs qui surgissent des mots. Je dois beaucoup à ce père contre qui, pourtant, j'ai si âprement lutté durant mon adolescence.

2. La piste de ma mère

Ma mère avait l'habitude, deux ou trois fois par semaine, de réunir ses enfants autour d'elle dans le salon pour nous faire la lecture. C'est ainsi que j'ai découvert la littérature, par la voix de ma mère. Bien sûr, mes sœurs préféraient entendre les histoires de la Comtesse de Ségur et je devais me plier souvent, avec une mauvaise grâce à peine dissimulée, à réentendre pour la dixième fois le chapitre dans lequel Sophie (Les malheurs de Sophie) doit porter avec horreur un collier serti des parties de la mouche qu'elle venait de démembrer.

Mais elle nous lisait aussi du Stevenson (L'île au trésor, Gordon Pym), du Defoe (Robinson Crusoé), du Melville (Moby Dick), du Dumas (Les trois mousquetaires, La tulipe rouge), du Swift (Les voyages de Gulliver). Et là, j'étais dans mon univers, celui des pirates, des baleines monstrueuses, des héros sans peur et sans reproche. Elle nous lisait aussi des contes, comme celui de la guerre de Troie, avec des guerriers cachés dans le ventre d'un cheval de bois, ce qui excitait tant mon imagination. Car j'avais moi aussi un cheval de Troie dans ma chambre : un grand coffre dans lequel je me cachais souvent, disparaissant de ce monde, sourd aux appels de ma mère et de mes sœurs qui me cherchaient partout dans la maison. Il arrivait aussi que je m'y endorme pour rêver.

J'ai toujours vu ma mère avec un livre entre les mains. Et plus tard, quand j'ai commencé à fréquenter les librairies, je ne manquais pas de prendre deux ou trois romans pour elle. C'est ainsi que je lui ai ramené un jour Dostoïevski avec une brique intitulée L'idiot. Je l'ai vue se plonger dans ce roman jusqu'à en oublier presque de préparer les repas. Puis, je lui ai amené Tolstoï (Guerre et paix), Pasternak (Le docteur Jivago), Soljénitsyne (L'archipel du goulag), Gogol (La perspective Nevsky), et tous les auteurs russes qui me tombaient sous la main. Si bien qu'elle me demanda un jour pourquoi. Et je lui ai répondu que c'était parce que je voyais bien que ça la rendait heureuse.

Ma pauvre mère, que de choses lui ai-je donc fait lire ! Je me demandais parfois comment elle allait prendre John Irving, Norman Mailer, Boris Vian, Kundera, Marquez. Mais elle n'a jamais rejeté un de mes livres. Elle les lisait jusqu'à la dernière page. Et je me sentais parfois pris de remord de l'avoir poussée dans l'univers tordu d'Irving, dans le délire de Vian, dans le parfum d'érotisme macho de Marquez, et dans l'intransigeance de Mailer.

Depuis que je publie mes propres romans, je me pose toujours la même question : devrais-je tous les donner à ma mère ? Pas toujours. Je la veux heureuse, ma mère, comme lorsqu'elle lisait les auteurs russes. Par contre, je sais que je vais lui donner Le dernier été, dans lequel elle reconnaîtra, j'ose l'espérer, un peu de la musique de ses

vénérables auteurs russes ainsi que celle de nos étés, alors que même à la plage, elle ne pouvait résister à ouvrir un livre.

Je dois à ma mère mon amour indéfectible de la littérature. Et quand je peins au lieu d'écrire, c'est souvent en racontant des histoires que prennent vie mes tableaux.

3. La piste de la littérature

Pour enseigner le latin et le grec ancien aux jeunes ânes que nous étions, nos professeurs nous donnaient à traduire des extraits de L'Illiade et de L'Odyssée d'Homère et de La guerre des Gaules de Jules César. C'est ainsi que j'ai été très jeune (à partir de douze ans) en contact avec ces récits épiques dont le souffle emporte parfois jusqu'à la raison.

Je me suis pris à me rêver dans la poésie de l'aède et dans les stratégies militaires de l'Empereur. Je devenais Ulysse au mille ruses, ce guerrier dont je portais le nom, héritage de mon parrain, mon grand-père. J'affrontais les cyclopes, les sirènes, les hydres et les cerbères. Je combattais de toute mon énergie sous les remparts de Troie.

Puis, j'ai grandi. Je savais un peu de latin et de grec ancien, assez pour m'éprendre des mots et du sens. J'ai alors exploré. J'ai lu ces auteurs russes que ma mère aimait tant pour y trouver à mon tour de la nourriture pour mon esprit. J'ai lu... J'ai lu, et je n'ai pas encore fini de lire. Cervantès, Rabelais, et les poètes. Les dramaturges, Shakespeare, Molière, Racine. Les romanciers de la réalité, Zola, Hugo, De Quincey, Hemingway. Les romanciers de la folie, Gogol, Tchekov, Cendrars. Et tous ceux dont les livres me tombaient entre les mains. Je suis devenu ce qu'on appelle un grand lecteur. C'est pour ça que j'ai commencé tard, à près de cinquante ans, à publier mes propres histoires. Avant, malgré tout mon bon vouloir, je ne me sentais pas de taille. Est-ce mieux aujourd'hui, après une quinzaine de romans ? Je ne me sens toujours pas de taille face aux géants que j'ai côtoyés, mais si je peux ajouter, ne serait-ce que quelques briques dans le grand édifice de la littérature, alors je pourrai dire que j'ai réussi cette part de ma vie.

4. La piste de SARG-XI

Au bout du compte, un auteur n'invente que très peu de choses. L'auteur est plutôt celui qui assemble les composantes de la réalité pour en tirer une histoire qui parle de la réalité. Mais qu'est donc cette réalité ? Qui peut prétendre savoir avec certitude de quoi est faite la réalité ? Pas moi, en tout cas ! Et c'est pourquoi j'ai choisi de dire une certaine réalité dans mes romans, la mienne, celle qui me fait vivre, rêver, créer.

Ici commence pour toi, ami lecteur, la piste de SARG-XI. Je n'en dis pas plus. Je te laisse découvrir qui il est et ce qu'il est devenu dans le monde que nous habitons. Car il n'est pas bon de mettre à nue la réalité. Elle est pudique. Elle veut qu'on la dévoile, certes, mais aussi qu'on la cherche, la trouve et la comprenne.

Ainsi, quand tu la trouveras, ami lecteur, tu sauras, à l'instant et pour toujours, qu'elle est tienne, unique, propre et indivisible.